

**« Lève-toi et marche;
ne te retourne pas. »**

No hay camino, hay que caminar. Se hace camino al andar.

Tannguy

© : Tannguy, 2012 – texte déposé à la SCAM

*(...) je vais jeter sur le papier les réminiscences qui me viendront.
De la sorte, je revivrai ce que j'ai vécu.*

(...)

*(...) un des devoirs de l'homme est de fermer et de serrer fort les
paupières pour voir s'il peut reprendre dans la nuit de la vieillesse le
rêve interrompu de la nuit de la jeunesse.*

Joaquim Maria MACHADO de ASSIS, Dom Casmurro,
Bibliothèque Albin Michel n° 27, pp 17 et 164

*Le souvenir transfigure les événements passés, les faits et les
désirs s'entremêlent.*

Hartmut MEYER, scénographe

(...)

*On ne devient sentimental ou on n'est ému que lorsqu'on regarde
sa vie écoulée, que l'on est pris par le « Tu te rappelles? » ... (...) Ce
n'est que rétrospectivement que l'on est ému, que l'on sent que ce
moment a été marquant pour la vie entière, et qu'il est maintenant
révolu.*

Andreas HOMOKI, metteur en scène
in La Bohème de Puccini, in MMM Munt Monnaie Magazine sept/déc
2010, n°13

À Françoise B. à Escou,
Au cordonnier Charasson à Saint-Amand-Montrond qui m'a sauvé
d'une vilaine tendinite et permis ainsi de poursuivre mon chemin,
et à ceux, restés anonymes ou non, qui ont semé sur les chemins ce
que j'ai pu y récolter. Merci.

07 octobre 2010

Je reprends aujourd'hui mon bâton de pèlerin et repars sur les chemins. Pour l'heure, mon bourdon devient une plume, celle de l'écriture, et épouse symboliquement la forme d'un clavier. Telle sera cette fois ma troisième jambe tout au long de ce nouveau cheminement. Vers où? Je ne sais. Inexorablement en tout cas vers un occident réel ou imaginaire que bien des civilisations assimilent au royaume des morts et à celui de la renaissance. L'animal représentatif du pèlerin devrait être le phénix. Nouvelle quête de soi? Nouvelle étape à la rencontre de moi? Marche dans, avec et contre le temps.

On dit que le chemin, on le fait plusieurs fois. Mon amie Martine Baudin a écrit sur le sujet un texte magnifique (1). Pour ma part je dirais que j'en suis à mon huitième chemin.

Le premier chemin est celui qu'on rêve, celui que j'ai personnellement rêvé du jour où j'ai ressenti l'appel de Compostelle. Cette notion d'appel pourra heurter ou faire sourire, gloser et déblatérer. Sans doute ne recouvre-t-elle pas pour tous les pèlerins la même signification. Mais je pense que la plupart évoquent cet appel en réponse à la question du « Pourquoi? » (j'y reviendrai plus loin). Appel qui a les couleurs d'une attirance irrésistible et d'une évidence soudaine: « Oui, c'est cela que je veux. Aujourd'hui, moi, c'est cela. Je n'ai pas d'explication plus rationnelle à fournir. Il n'en est pas besoin d'ailleurs. Et je n'ai à m'en justifier devant personne. » A partir de ce moment commence le chemin rêvé, idéalisé, celui que l'on se brode au fil de ses journées et de ses nuits, au gré des lectures, des rencontres: un chemin idyllique qui se balade entre les petits nuages et dans lequel je deviens en parfait accord avec moi-même et avec le monde.

Le second chemin est celui qu'on prépare. Il est fait des contingences matérielles auxquelles on doit se consacrer, y accordant plus ou moins de temps, d'attention et de détails en fonction de sa personnalité et de ce qu'on a envie de faire de ce retour à la vie nomade. C'est le budget, le calendrier, l'itinéraire, les chaussures, les vêtements, le couchage, le sac à dos, la pharmacie, la lecture à emporter, celui, celle et ceux qu'on va laisser derrière soi, les factures qui ne manqueront pas d'arriver après le départ et qui devront être honorées...Coquille ou pas coquille? Ou rien ou si peu de tout cela. En bref, ce sont les préparatifs. Ils se superposeront - ou non - au premier chemin et pourront le nourrir et parfois déjà - oui! - l'amender.

Le troisième chemin démarre juste après avoir chaussé ses bottines ou ses sandales, et une fois la dernière porte fermée derrière soi: celle de sa maison, de la voiture, de l'autocar, du train, de l'avion, de l'hôtel de la dernière étape « avant ». Parce qu'à cet instant commence le « maintenant »: la pérégrination, la marche, l'errance,

la fuite, l'exode, l'exil, le nomadisme, le retour à ses racines originelles de bipède non sédentaire, l'un ou l'autre de tout cela, ou tout à la fois, ou même rien de tout cela. De toute façon cela changera. La marche ne sera pas plus linéaire que les reliefs. Elle évoluera au fil du temps. Une pensée répandue dit qu'on part randonneur ou touriste et qu'on arrive pèlerin. Personnellement, mon troisième chemin m'a mené de Bruxelles à Santiago de Compostelle, en trois mois en 2005.

Le quatrième chemin est celui du retour. C'est celui de l'« après » : cheminement plus ou moins rapide jusqu'à son point de départ ou jusqu'à son nouveau point de chute pour un nouveau départ. Chemin aussi de (re)acclimatation à son ancien univers, à son nouvel environnement. Autour de soi, les choses ont si peu bougé. Et il paraît que nous, nous avons tellement changé. On nous le dit. Il faut trouver un nouvel accord avec un état ancien, celui de l'« avant », et avec ceux qui sont restés.

Le cinquième chemin est celui des rêves « après ». Il est peuplé de souvenirs et se nourrit d'images, de visages et de sensations. Ce sont les photographies qu'on a consciemment ou inconsciemment emmagasinées dans sa tête et dans sa chair et qui reviennent de jour comme de nuit repeupler notre imaginaire, l'espace de quelques instants plus ou moins longs. C'est un album qu'on feuillette ou un film qu'on se joue, volontairement ou non selon les cas, en rêve endormi ou éveillé, acteur dynamique ou spectateur passif de nos archives: un paysage, un visage, une odeur (Ah! Les odeurs!), une sensation - agréable ou peut-être l'inverse - le souvenir d'un moment particulier.

J'ai pour ma part entrepris un sixième chemin, métaphorique celui-là, en me mettant à l'écriture quatre mois après mon premier retour. Expérience imprévisible et inattendue, nullement planifiée, qui s'est imposée un jour comme une nouvelle évidence: aujourd'hui, moi, c'est cela. Manière détournée de revivre cette expérience tout à fait particulière et unique de rencontre entre l'espace et le temps. Sept ans plus tard, je poursuis toujours cette expérience de réappropriation de mon espace-temps au travers de l'écriture, cheminement transformateur d'une refondation et métabolisation créative de l'incorporation de mon être dans le cosmos.

« LA DOMESTICATION DU TEMPS ET DE L'ESPACE CONSTITUE LE PLUS
IMPORTANT FACTEUR D'HOMINISATION. »
(André Leroi-Gourhan)

« LES NOMADES MESURENT L'ESPACE EN JOURNÉES DE MARCHE. POUR EUX, LA
DISTANCE N'EST QUE DU TEMPS. »
(...)

« (...) RESTER IMMOBILE SANS PERDRE LES QUALITÉS DU NOMADE

(ENTÊTEMENT, HOSPITALITÉ, COURAGE, TRANSGRESSION, LIBERTÉ, MÉMOIRE)
ET (...) VOYAGER SANS PERDRE CELLES DU SÉDENTAIRE (VIGILANCE, SENS DU
LONG TERME ET DE LA NATURE). »
(Jacques Attali, L'homme nomade)

Contre toute attente et toute prévision, un septième chemin m'a ramené sur la route et conduit en deux moments en 2007-2008 du Puy-en-Velay à Saint-Jean-Pied-de-Port où il s'est arrêté à ce jour. Il est toujours en cours.

Par l'écriture de ces lignes, j'entreprends aujourd'hui un huitième chemin. J'entends le vivre en trois étapes. D'abord, sans retour direct et immédiat à la moindre de mes notes, tenter de retrouver l'expérience vécue, en traduire par les mots ce qu'il m'en reste aujourd'hui après cinq ans et l'usure du temps. Expérience du souvenir actif, de la remémoration, du revécu. En ressortiront probablement les moments essentiels et la quintessence du cheminement. Une seconde étape me permettra d'éclairer, de compléter et d'illustrer ce voyage à l'aide de la lecture de mes carnets de notes tenus au long de mes cheminements. J'espère de la sorte alimenter le premier jet de mon écriture. Enfin dans une troisième étape, j'enrichirai mon propos d'une série de citations ou de notes découvertes par la lecture avant, pendant ou après mes pérégrinations et qui ont nourri tant mon rêve que mon cheminement et contribué à leur maturation.

Le lecteur pourra suivre ces trois étapes grâce à l'utilisation de polices de caractères distinctes.

α & Ω

20 juin 2011

Après huit mois d'écriture construite sur un travail de mémoire, j'entame la deuxième partie de cet ouvrage c'est-à-dire le second chapitre de ce re-cheminement. Je rouvre mon carnet de bord à la date du 31 mars 2005 et entame la lecture de mon journal.

Ce que j'en retire - probablement surtout des impressions qui n'ont pas survécu à l'épreuve du temps - viendra enrichir mon récit sous forme de *notes* « *en italique* ».

α & Ω

19 septembre 2011

Je reprends une nouvelle fois le bâton. J'entame aujourd'hui la relecture des textes et pensées qui m'ont été offerts à lire avant, pendant et après mon chemin. Ils m'ont nourri et ont fait mûrir mon

cheminement.

Je les livre ici pour illustrer ou enrichir ma narration et mes souvenirs.

L'honnêteté intellectuelle m'oblige à ne pas vouloir tromper le lecteur en lui faisant croire que j'ai lu tous les auteurs cités ou tous les livres mentionnés.

Beaucoup de ces citations sortent tout simplement de divers livres ou albums sur Compostelle, ou de topoguides utilisés et plus ou moins richement dotés.

Le lecteur ne doit y voir aucune trace d'une culture livresque digne des plus grandes bibliothèques. L'auteur n'est rien de plus qu'un lecteur à rythme hebdomadaire.

Au terme de cette matinée, je relis un mail de Simon reçu quelques jours après mon retour de Compostelle et je reçois le plus beau cadeau qui m'ait été donné sur le camino. Simon m'a écrit:

« Thank you for everything; you did more than you think. »

α & Ω

« YAHVÉ DIT À ABRAHAM: *QUITTE TON PAYS, TA PARENTÉ ET LA MAISON DE TON PÈRE, POUR LE PAYS QUE JE T'INDIQUERAI.* »
(Genèse 12, 1)

« IL S'AGIT TOUJOURS DE SE DÉPLANTER. *NE CRAIGNEZ RIEN.* TOUT LE MOUVEMENT DE LA BIBLE EST LÀ DEPUIS ABRAHAM: *EXI, SORS.* »
(Jean Sullivan)

α & Ω

31 mars 2005

Fin d'après-midi. Je prends mon bâton de pèlerin. A ce moment, il a les couleurs invisibles d'une canne ou d'une béquille, ce qui n'était pas le cas quelques jours auparavant: il y a trois semaines en effet, je me suis offert un très joli claquage musculaire au mollet, en jouant ma « dernière » partie de badminton avant le départ, ce qui m'a obligé à l'usage de la canne d'abord et même de la béquille ensuite. Rien moins que ça! Acte manqué? Le tube de Voltaren y est déjà passé, les comprimés aussi. Dès avant le départ: tu parles d'un plan! Le médecin m'a suggéré de postposer la date du départ, et d'y aller mollo. Je commencerai par des étapes courtes. On verra comment réagira le mollet. Et on adaptera, s'il le faut. Ce que je ne sais pas, et ce que je ne pourrai constater que trois mois plus tard, et plus de deux mille kilomètres plus loin, c'est que durant ces 90 jours et quelque, la douleur au mollet ne m'aura pas quitté un jour, ou presque.

Ce midi, durant ma pause, j'ai marché jusqu'à l'église Saint-Jacques sur Coudenberg qui du haut de ses marches domine la Place Royale à Bruxelles puis j'ai gagné Notre-Dame de la Chapelle pour y saluer Saint Jacques dans ses habits compostellans. Je me suis un instant arrêté devant la copie conforme de sa statue de Santiago, offerte par la ville de Compostelle, pour me confier à sa protection. Depuis, je ne peux plus passer devant une statue de Saint Jacques sans une certaine émotion. Je me suis ensuite fait tamponner ma credencial d'un premier cachet par le bedeau, ou une nonne de service, je ne sais plus.

- Je pars pour Compostelle, dis-je, en tendant mon passeport pèlerin encore vierge.

Je crois percevoir un peu d'incrédulité ou de surprise. Et je pense: « Il doit croire que je suis fou. Ou que je lui raconte des bobards. ». Ces premiers pas sur le camino me mènent ensuite à l'église du Finistère en plein centre commercial de Bruxelles où demeure une statue de Notre-Dame du Finistère à laquelle je souhaite confier mon chemin, le but ultime de ma démarche n'étant pas tant la ville chrétienne de Compostelle que ce Fisterra, le bout du bout, le point

terrestre le plus occidental d'Europe, ce lieu où le soleil vient s'abîmer et mourir dans la mer, le terme de ce long chemin déjà parcouru par les Celtes comme cheminement de changement, de mort et de renouveau.

Me voilà entre de bonnes mains: Saint Jacques et Notre-Dame du Finistère. Après-demain je quitterai la rue du Bourdon (ça ne s'invente pas). En attendant, quelques très courtes heures de travail encore, suivies d'au revoir discrets: je ne suis pas homme des grands adieux. Mieux: je les déteste, donc je les fuis.

« TOUT COMMENCE PAR CE SURSAUT DE VIE QUI POUSSE, UN JOUR, À VOULOIR PACIFIER SA PROPRE EXISTENCE. »
(Laurence Lacour)

Fin d'après-midi. Je referme la porte du bureau, du boulot et je gagne le centre de la Grand' Place de Bruxelles. C'est de là que j'ai souhaité, symboliquement, commencer ce chemin. Aux pieds, mes bottines que j'étreigne depuis plus de deux mois. On me l'a bien répété: ne pas partir avec des chaussures neuves, bien les rôder AVANT le départ. Elles m'auront fidèlement porté jusqu'au bout, et bien plus même puisqu'elles auront entrepris un second chemin.

Aujourd'hui encore je les enfle parfois avec non moins d'émotion que de reconnaissance, en contemplant avec étonnement la jeunesse de leur seconde génération de talons.

Et du centre de la Grand - Place, je regagne mon chez moi, à une petite dizaine de kilomètres en limite de la périphérie. De cette première étape à pied, je conserve un souvenir très net. Tout de suite s'impose à moi la sensation que le temps prend une autre dimension, celle de la marche. La rapidité et l'urgence symbolisées par la voiture perdent déjà toute prise.

« La vitesse, le rythme de la marche offrent un regard sur les choses tout différent ».

Et les paysages les plus familiers, ceux que l'on « voit » quotidiennement au travers des pare-brise sans plus les voir dans le rythme de nos vies effrénées, prennent soudain un autre visage sous l'effet de la marche. Ils se distillent. A ce rythme, on ne capte pas. On voit. Ce qu'on appelle voir.

Me voici rendu chez moi, au terme de cette première étape. Demain, une dernière journée de repos et de préparatifs.

Pourquoi part-on à Compostelle? Il existe probablement autant de réponse que de pèlerins, comme on dit qu'il y a autant de chemins (au sens physique du terme et au sens métaphorique) que de pèlerins.

Rétroacte.

Décembre 2004. Usé par le travail, l'ineptie de son contenu et l'imbécillité de son fonctionnement, j'ai décroché. Plus tard, quand on me questionnera, je répondrai que j'en avais assez de perdre ma vie à la gagner. J'aurais pu dire gagner ma vie à la perdre. Pur exercice de formulation. Durant ces quelques jours d'interruption, une main a glissé entre les miennes « Le champ des étoiles » d'Henri Vincenot, réputé selon certains pour avoir été un des derniers dépositaires de la tradition druidique bourguignonne. En tout cas un sacré écrivain, un formidable narrateur et un foutu pygmalion. Le temps de la lecture, l'air de rien, le livre agit en douce. Une fois terminé, je le pose et dis « Je pars », comme si j'énonçais l'évidence infantile d'un parce que. L'appel de Compostelle a sonné pour moi. L'évidence est là. Il n'y a plus aucune autre alternative aussi claire. Mon heure est venue. Il faut que je parte.

« ET QUE SERVIRAIT-IL À UN HOMME DE GAGNER LE MONDE ENTIER OU SEULEMENT DE LE PARCOURIR EN SIMPLE CURIEUX S'IL PERD SON ÂME. »
(Théodore Monod)

A peine trois mois plus tard, tout comme si c'était ce que j'avais toujours fait ou voulu faire, je prends la route d'un chemin dont j'ignore à peu près tout, sauf ce que j'en ai rêvé et rêvé à un point tel que j'en confonds rêve et réalité, mais qui me colle déjà tellement à la peau.

Le claquage musculaire du mollet, faudra quand même faire avec.

α & Ω

A suivre à l'édition